

André Brochu, poète : « La vie vaut d'être rêvée. »

Jean Royer

Numéro 75, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38204ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Royer, J. (1994). André Brochu, poète : « La vie vaut d'être rêvée. ». *Lettres québécoises*, (75), 9–10.



André Brochu, poète : «La vie vaut d'être rêvée.»

Le romantisme de Brochu est celui d'un poète vitaliste qui sait embrasser la terre natale et la nature comme les chemins de l'éveil intellectuel et sensitif.

Le sens critique, l'humour parfois, le regard passionné par sa société donnent à la poésie de Brochu un ton unique.

ENTRETIEN
Jean Royer

ANDRÉ BROCHU EST ENTRÉ EN LITTÉRATURE PAR LA POÉSIE avec *Privilèges de l'ombre*, recueil publié en 1961 à l'Hexagone. Trente ans plus tard, après s'être forgé une bonne réputation de critique littéraire et de professeur, il reviendra en force à la poésie avec deux recueils qui inaugurent les années quatre-vingt-dix : *Dans les chances de l'air* (l'Hexagone) et *Particulièrement la vie change* (Le Noroît). Et cet automne paraît un nouveau recueil, *Delà*.

La poésie d'André Brochu est une formidable affirmation de la vie — de toute la vie — dans ce qu'elle a de merveilleux et de fondamental. «La vie vaut d'être rêvée», dit le poète (*Dans les chances de l'air*). Cet acte de foi envers le langage trouve sa force d'évocation dans son effort de lucidité. Le poète redonne ici leur rôle à la métaphore et à la nature comme image d'un monde habitable.

Si son lyrisme amoureux appartient à un langage d'avant le féminisme, quand il évoque le corps féminin dans ses parties comme objets de possession (seins, hanches, reins, cuisses, à la manière de «L'union libre» d'André Breton), le romantisme de Brochu est celui d'un poète vitaliste qui sait embrasser la terre natale et la nature comme les chemins de l'éveil intellectuel et sensitif. Le sens critique, l'humour parfois, le regard passionné par sa société donnent à la poésie de Brochu un ton unique.

Je vois la poésie comme l'occasion de mettre en représentation toutes sortes de choses de la réalité. Du vécu immédiat comme du vécu social ou planétaire.

J'ai des poèmes qui me transportent dans la stratosphère et même plus loin encore. La poésie est pour moi une façon de dire tout ce qui m'habite.

Et de le dire évidemment par la force du langage. C'est le langage qui fait exister les choses dans l'espace de l'écriture. Ces choses composent ensemble une vérité qui n'est pas seulement individuelle, mais qui est celle de ma relation avec l'univers.

La poésie doit donc avoir une grande variété de registres, de sujets, de tons. Ainsi j'ai des poèmes humoristiques, satiriques, ou même colériques. Toutes les formes d'expression sont possibles en poésie. L'important est qu'elles soient soutenues par un projet articulé d'expression de soi et du monde.

Pour Brochu, le projet de livre ne préexiste pas aux poèmes.

J'écris des poèmes et, à un moment donné, je me rends compte d'une courbe parcourue dans les textes. La matière d'un recueil apparaît alors et c'est à ce moment-là que je donne au livre ses contours précis. Mais je ne pars jamais d'une idée préconçue de recueil. De ce point de vue, mon recueil n'est pas du tout une machine à produire du texte, comme c'est parfois le cas dans certaines entreprises formalistes où le poème vient simplement actualiser un programme défini d'avance. Pourtant, je pense que mes recueils ont une unité, qui est due à l'accomplissement, non pas d'un programme abstrait, mais de ce projet d'écrire qui est le mien.

Par ailleurs, ajoute Brochu,

ce n'est jamais une idée qui se trouve à enclencher le poème, chez moi. Au contraire, le poème se constitue à partir d'une entrée en moi-même de cet espace de l'imaginaire qui va me donner tout de suite des formules qui vont se développer, s'engendrer elles-mêmes, en quelque sorte. Tout ceci se fait à partir d'énoncés qui ne sont certainement pas produits de façon rationnelle. Ce n'est pas de l'écriture automatique, car il y a un contrôle de l'inconscient qui est plus fort que l'automatisme, sans en être très différent sur le plan sonore, cependant.





Les pulsions fondamentales du poème d'André Brochu, qui apparaissent dans les deux recueils de 1990, *Dans les chances de l'air* et *Particulièrement la vie change*, on peut les identifier comme étant l'attachement à la nature, l'apprentissage de l'enfance, mais aussi l'érotisme et la sexualité, de même que l'affirmation d'un je à travers le moi en colère. Cette poésie pense, s'émeut, se révolte et s'émerveille.

Il y a une recherche constante dans ma poésie d'expressions et d'images qui produiraient de l'être, comme disait Bachelard. Des images qui agrandissent les limites de ce qui est senti, connu, vécu. Dans le sens de l'émerveillement. Produire du nouveau dans l'ordre du vécu par le langage, cela suppose qu'on donne forme à du désir qui n'a jamais

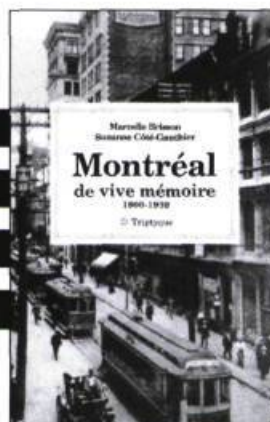
été en quelque sorte galvanisé, concrétisé. C'est du désir libre, en somme, capté et investi dans le langage.

Une tension nouvelle s'inscrit dans le dernier recueil de poèmes d'André Brochu, *Delà*. Une tension entre l'ici et l'infini, que le poète habite de plein langage. Il s'en explique de belle façon.

Il y a une joie du monde à prendre corps à corps et mot à mot, une joie de mots à s'y rouler plein corps, s'y ruer l'âme. Tout le moi. Tout soi dans le désir bleu du réel à étreindre, car il y a, à portée, l'infini. Malgré nos chagrins, qui sont nos retours à nous au sein de la grande liesse de ce qui vit et qui est verbe et que, poète, je profère. Il y a parfois que je me mets en agonie pour voir la vie d'ici, plus belle, plus farouche encore que dans le champ de soies de son splendide amour, je la vois à distance et, ni ici ni au-delà, elle est delà, comprenez-vous ? À juste distance du poème.

TRIPTYQUE

2200, RUE MARIE-ANNE EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2H 1N1
TÉLÉPHONE ET TÉLÉCOPIEUR : (514) 597-1666



Anne Élane Cliche
LA SAINTE FAMILLE

(roman)
20 \$ • 242 p.

Anne Élane Cliche, la récipiendaire du Grand Prix du livre de Montréal 1992, récidive avec un extraordinaire roman intitulé *La sainte famille*, dans lequel il est question de deuil, de Saint Denys-Garneau, d'amour et, bien sûr, de la famille.

Maurice Lamothe
LA CHANSON POPULAIRE ONTARIOISE 1970-1990

(essai)
25 \$ • 391 p.

Maurice Lamothe, très au parfum de la culture francophone minoritaire nord-américaine, a écrit une savante et palpitante histoire de la chanson ontarioise des 20 dernières années. Pensez à Robert Paquette, CANO, Garolou, Paul Demers, etc.

Marcelle Brisson
Suzanne Côté-Gauthier
MONTRÉAL DE VIVE MÉMOIRE (1900-1939)

(essai)
25 \$ • 345 p.

Ce livre se veut une mémoire vivante du Montréal des années 1900-1939. Les auteurs l'ont élaboré à partir de plus d'une centaine d'entretiens avec des gens qui ont vécu et, par le fait même, construit la métropole de ce début de siècle. À lire ces témoignages, s'esquisse peu à peu l'image d'un grand Montréal avec ses maisons en rangées, ses églises, ses commerces, ses usines, son port, sa montagne, ses champs vacants, son animation surtout, ses bruits et ses odeurs.

Jean Forest
COMME C'EST CURIEUX... L'ESPAGNE !
(CARNET DE VOYAGE)

(récit)
15 \$ • 119 p.

«Tout un pays qui dort le jour, aplati sous un soleil dément, et remplit de rumeur ses ruelles pour une fête qui traverse la langoureuse gaieté de ses nuits étoilées ! C'est le souvenir de son murmure doux et chaleureux que j'ai voulu, dans toute la joie qu'il a fait naître en moi, partager avec vous.»